

Le sport comme vecteur d'émancipation sociale

Le sport ne porte pas en lui de valeurs intrinsèques. Néanmoins, bon nombre d'associations, de clubs sportifs et autres collectifs l'utilisent comme courroie de transmission pour contribuer à une meilleure rencontre entre les enjeux individuels et des problématiques sociétales. Du vélo pour aider des femmes à prendre leur place dans l'espace public, de l'escrime comme euphémisation de la violence, du surf pour apaiser les troubles mentaux ou du football pour s'affronter pacifiquement entre communautés, les pratiques sont nombreuses et les idées foisonnantes pour faire du sport un outil de justice sociale. Loin des logiques de compétition et du rendement financier – et sans pour autant tomber dans l'écueil du contrôle social – le sport est dès lors mis au service du bien commun.

10

Avant de nous lancer dans la présentation de quelques-unes de ces initiatives d'émancipation populaire par le sport, gardons à l'esprit que les associations et les collectifs impliqués dans ces processus ne doivent pas porter seul·es la responsabilité de résoudre les problèmes qui ne sont pas ou plus pris en charge par les pouvoirs publics. Ceux-ci ont tendance, ces dernières années, à décharger leurs responsabilités sur le monde associatif (et puis, en cascade, sur les citoyen·nes quand l'associatif ne peut plus suivre). Il s'avère nécessaire que les acteur·ices de terrain restent à leur juste place en tant que viviers d'innovations sociales, en se gardant bien de porter une charge qui ne leur incombe pas. Si ce n'est pas son objectif premier ni une fin en soi, le sport pour contribuer à une meilleure société.

En nous penchant sur des analyses croisées entre le sport et les sciences humaines, nous découvrons les prémisses de cette idée que le sport soit capable de générer des effets bénéfiques pour

ceux qui le pratiquent, au-delà d'une simple amélioration de leur forme physique.

Un des premiers promoteurs de cette philosophie est Thomas Hughes (né en 1822), juriste, homme politique et auteur britannique. Fondateur du *Working Men's College*, une des premières institutions scolaires pour adultes du Royaume-Uni, il est également à l'origine du mouvement religieux appelé la *muscular christianity*. Davantage tendance culturelle que mouvement réellement structuré, elle se manifeste par la promotion du sport et de l'éducation physique comme vecteur de développement du caractère moral. Athlète reconnu durant sa vie scolaire, Thomas Hughes a écrit un roman semi-biographique, intitulé *Tom Brown's School Days*. Il y met en scène un élève de l'école de la Rugby School, une école publique pour garçons où sont prônées des valeurs du développement physique, de l'esprit de combativité et de la sociabilité. Rédigé comme un ouvrage didactique, même s'il prend la forme d'une fiction, l'ouvrage contribue à populariser l'idée que le sport posséderait des valeurs pédagogiques importantes.

11

Comme l'affirme Simon Darnell, professeur adjoint à la Faculté de kinésiologie et d'éducation physique de l'Université de Toronto, « Dans la vision didactique de Hughes, le sport est un programme d'éducation du caractère, destiné à transmettre des valeurs et des habitudes d'autodiscipline, de courage, de respect des autres, d'intégrité, etc. [...] L'influence du roman de Hughes a été exceptionnelle. Il a été le premier à diffuser largement cette promesse que le sport, en particulier pour les jeunes, contribue au bien commun »¹. Il nous semble important de préciser que la vision de Thomas Hughes était conforme à la réalité de son époque et que

1. David Blough, *Le sport des solutions*, Rue de l'échiquier, 2020, p. 34.

les valeurs qu'il prône seraient aujourd'hui qualifiées de problématiques à certains égards. Nous retiendrons néanmoins de lui cette vision d'un sport émancipateur et propagateur d'idéaux de partage et de solidarité.

Pour en revenir à aujourd'hui, nous pouvons pointer qu'il existe à travers le monde de nombreuses associations qui ont fait du sport leur cheval de bataille pour lutter pour un monde plus juste, plus inclusif et plus solidaire. Pour ce faire, toutes mettent en avant un élément essentiel : la co-construction des outils avec les acteur-ices de terrain. Loin de se présenter comme prêcheur-euses de la bonne parole, ces dernier-es se mettent à disposition des personnes qui travaillent au quotidien avec les publics visés afin de créer ensemble des dispositifs émancipateurs destinés à améliorer les bénéfices du sport « traditionnel » et ainsi envisager des progrès, individuels et collectifs. Dans une logique de décroïsonnement et de continuité éducative, la pratique sportive devient ainsi un projet politique pour contribuer à une meilleure prise en compte des enjeux et des problématiques de société. Elle permet d'impacter positivement les parcours de vie en inventant de nouvelles façons d'utiliser le sport.

12

“ Je pense à Bouchra qui nous a rejoint sur base d'un contrat d'article 60. Elle n'était alors pas du tout sportive, mais passionnée de cuisine ! Elle est arrivée du Maroc quand elle avait 12 ou 13 ans, manifestement pas trop scolarisée. Elle avait visiblement été au service d'oncles ou de membres de la famille pour réaliser toutes les tâches quotidiennes. Sans diplôme, mariée à 18 ans, elle immédiatement a eu un enfant. Son ex-mari ne la laissait pas sortir de la maison. À l'issue de son divorce, elle s'est retrouvée en difficulté, maman solo avec un fils. Lorsqu'elle est arrivée à la BBJJA, nous avons décidé d'intégrer une offre culinaire à nos événements sportifs et lors des compétitions. Nous avons aussi mis en place des ateliers pour les jeunes

athlètes et leurs parents autour de l'importance de l'alimentation et c'est elle qui les anime. L'an dernier, je l'ai accompagnée pour l'obtention du certificat de monitrice sportive pour la mettre dans les meilleures conditions. Ce n'est pas évident, quand on n'a pas eu l'habitude de répondre à un questionnaire ou à des examens, de passer ce genre d'épreuve. Pendant un an, on l'a formée pour qu'elle puisse donner cours dans les écoles. Elle enseigne plutôt aux petits puisqu'elle n'a pas d'expérience en termes de ju-jitsu technique. Par contre, elle a une immense expérience dans l'encadrement des enfants grâce à son parcours de maman. Avec son diplôme, quand on va donner des cours et des initiations dans des écoles, elle peut très facilement donner quelques bases. Récemment, nous avons pu dégager suffisamment de fonds pour l'engager. Nous menons de nombreux projets similaires d'insertion professionnelle similaire. Bouchra adore venir, elle a un sens de l'humour incroyable, elle me fait rire, on voit qu'elle a pris confiance. On essaye de respecter ses passions. C'est aussi grâce à mon expérience dans le haut niveau, car je pense qu'avoir un moteur qui passionne, cela motive à s'impliquer davantage, ça donne plus de perspectives. Et le fait d'être épanoui dans ce qu'on fait, c'est quand même une force. Aujourd'hui, Bouchra fait un peu d'accueil, un peu d'initiation dans les écoles, et passe le reste de son temps de travail dans les cuisines. Et maintenant, son fils est inscrit au club et fait du sport aussi!

13

”

Parmi ces outils : la playdagogie. Imaginée il y a plus de vingt ans par l'association *PLAY International*, il s'agit d'une méthode de pédagogie active et participative qui utilise le jeu sportif comme support éducatif afin de transmettre aux enfants de 6 et 15 ans des messages de prévention et de sensibilisation. Chaque contenu pédagogique est le produit d'un travail collectif entre des partenaires opérationnels (professionnel·les de l'éducation et de l'animation) et institutionnels (expert·es thématiques et scientifiques). Active dans plus de vingt pays à travers le monde, l'association

met en place des projets qui sont construits sur base des besoins spécifiques des publics visés, en fonction des problématiques auxquelles les jeunes sont confronté-es.

Ce projet d'innovation sociale par le jeu et le sport met en exergue le potentiel d'impact social positif, que ce soit sur le capital social, individuel, émotionnel et intellectuel de l'enfant. L'objectif est de « transformer » l'individu ou sa situation, par un renforcement de l'estime, de lui-même et des autres, en favorisant l'inclusion et la tolérance à la différence.

À l'origine active dans des contextes d'urgence et de post-urgences, notamment au Kosovo, en Afghanistan ou encore au Burundi, *PLAY international* a depuis lors aussi déployé ses activités dans des régions en situation de paix. Qu'il s'agisse de développer l'innovation sociale, d'améliorer l'éducation, de lutter pour l'égalité de genre ou de (re)tisser des liens, les perspectives sont nombreuses et les résultats tangibles... pour peu que chacun-e reste à sa place.

14

Comme le dit Marianne Meier, chercheuse à l'Université de Berne, « J'ai pu constater que la réussite d'un projet dépend en partie de son appropriation. Il existe un mot en allemand qui me semble bien retranscrire cette notion : *teilhaben*. Cela va plus loin que l'idée de "participer". Ce n'est pas "J'ai conçu une activité et je laisse les gens y prendre part", mais "On a créé cela ensemble". De mon point de vue, il faut construire un service de la manière dont la communauté veut vivre. Ainsi, le contexte, les normes sociales et culturelles y sont directement intégrées. C'est le meilleur moyen pour qu'un besoin soit pourvu. Cela ne suffit pas qu'un projet soit "cousu main", il faut que ce soit du "cousu main avec". Les personnes doivent être sincèrement considérées comme des ressources et non comme des individus ayant un déficit à combler »².

2. *Ibid.*, p. 128-129.

C'est aussi ce qu'affirme Olivier Percovich, de nationalité australienne, mais ayant grandi en Papouasie-Nouvelle-Guinée, diplômé de chimie et touche-à-tout globe-trotteur à l'origine d'un projet d'émancipation par le skate-board à Kaboul depuis une dizaine d'années : « De mon point de vue, il est indispensable que l'appropriation du projet par la population locale soit réelle. Sinon, on ne fait que proposer des solutions préfabriquées qui n'auront que des effets limités. Vous pouvez imposer vos règles durant un certain temps. Mais si l'objectif est d'apporter un changement positif, il faut accepter de sortir de son cadre et construire un projet qui a du sens pour tous. C'est le meilleur moyen de faire émerger une solution durable dans une réalité locale qui comporte, par définition, ses propres particularités. »³

Le sport au service du bien commun, c'est aussi le leitmotiv d'organismes belges tels que *Younited Belgium* ou *Sport2be*. Le premier est particulièrement exemplatif en ce qui concerne la rencontre entre le sport et l'émancipation sociale. Sous la devise *My Team, My Home*, Younited Belgium propose en effet aux personnes sans chez elles de rejoindre une équipe de football ou de cyclisme, afin de pratiquer ces disciplines collectivement. Encadré-es par des travailleur-euses sociaux-ales, ces expert-es en survie quotidienne qui luttent contre des vulnérabilités liées au logement, à la santé mentale, à la pauvreté, au bien-être ou à des assuétudes rejoignent une équipe sportive, telle un foyer. Le sport devient dès lors le vecteur d'un renforcement de la condition physique, mais aussi de leur réseau social et de la structure de leur milieu de vie. En outre, il permet un renforcement de leur identité positive.

Younited Belgium compte aujourd'hui une quarantaine d'équipes à travers le pays, qui se réunissent régulièrement pour s'entraîner

3. *Ibid.*, p. 128.

entre elles, mais également à l'occasion de tournois où il n'est jamais question de gagnant-es et de perdant-es, mais plutôt de confiance, de force du groupe et de sentiment d'appartenance. Chaque année, les Homeless Devis et les Homeless Flames participent à la Homeless World Cup, qui représente bien plus qu'une Coupe du monde de sportif-ves sans chez elleux. Outre l'évènement, cette compétition promeut dans son sillage l'inclusion sociale tout en rendant l'exclusion sociale visible et discutable dans les villes d'accueil. Elle vise aussi à changer la perception des citoyen-nes sur les personnes sans chez elles.

L'organisme Sport2be, quant à lui, propose des activités sportives mixtes et gratuites à des jeunes de 6 à 20 ans. Iels y tissent des liens avec les entraîneur-euses afin de créer un climat de confiance propice à la découverte de soi et de leurs désirs. Ainsi, toustes les jeunes qui le souhaitent peuvent ensuite être soutenu-es dans une recherche de formation et/ou d'emploi. L'épanouissement qu'offre la pratique sportive permet à ces jeunes de prendre confiance en elleux et d'oser s'émanciper des carcans dans lesquels iels sont souvent enfermé-es par la société. Certain-es jeunes défavorisé-es sont trop souvent mis au ban et privé-es de perspectives, qu'elles soient éducatives ou professionnelles. Avec les capacités qu'iels se découvrent grâce au sport, accompagné-es par des entraîneur-euses formé-es, iels acquièrent des facultés pour oser se lancer et construire un projet professionnel durable.

“ Je pense que le sport peut vraiment être un moyen d'ascension sociale. En France et aux États-Unis, on le voit beaucoup, notamment au niveau des quartiers. En France, avec l'INSEP ou en Amérique du Nord avec les universités, les jeunes peuvent obtenir des bourses d'études universitaires par le sport. Et ensuite, le fait d'être performant en sport te donne accès à des études. Le judoka Teddy Riner a fait sciences-po, par exemple. Ces athlètes, en raison du milieu d'où ils venaient,

n'auraient jamais été admis dans ces écoles s'ils n'avaient pas eu le sport. Il y a quand même beaucoup plus de facilités dans ces pays qu'en Belgique. En Belgique, c'est plutôt l'inverse. Si tu te lances dans un sport professionnel, c'est bien plus compliqué de mener d'autres projets en parallèle.

”

Le sport ne porte pas de valeurs, qu'elles soient bonnes ou mauvaises. Une certaine idéologie voudrait néanmoins que le sport soit éducatif par essence et qu'il suffirait de le pratiquer pour apprendre à vivre ensemble et intégrer des comportements vertueux, sur et en dehors des terrains sportifs. Difficile cependant à envisager lorsqu'il est avant tout fait de rivalité et de dépassements, de soi et des autres.

Néanmoins, prise dans son essence même, la pratique sportive peut devenir un outil sans égal d'émancipation personnelle et collective. David Blough, expert du secteur humanitaire, de l'économie sociale et solidaire et porteur de projets dédiés à l'utilité sociale du sport, affirme toute l'utilité du sport tout en indiquant que « concevoir le sport comme une finalité en soi limite de facto son potentiel. Pour franchir un premier cap, il faut l'envisager comme un prétexte pour capter un public. Place à l'éducation par le sport [...] prise de responsabilités dans l'organisation de l'activité, accès à des cours de soutien ou à des ateliers de sensibilisation après l'entraînement, etc. Votre appétence grandit ? Ça tombe bien, on peut passer à un deuxième palier : l'éducation à travers le sport, où celui-ci n'est pas utilisé comme un support éducatif, mais employé comme un levier de transformation sociale ».

17

Les diverses et nombreuses associations d'éducation populaire à travers le monde qui travaillent par le biais du sport parviennent à penser une interaction entre le sport et l'éducation, afin de proposer un nouvel imaginaire aux personnes pratiquantes. Le but ? Leur offrir ainsi des pistes de réalisation personnelle,

au sein de structures dont l'objectif ultime est de favoriser un changement social. De l'apprentissage du vélo à des femmes en situation de migration à Fribourg-en-Brisgau (Allemagne) pour gagner en mobilité à des séances d'escrime dans une maison d'arrêt et de correction à Thiès (Sénégal) pour tenter de canaliser la violence pour ceux qu'elle risque de déborder en passant par des matchs de football à São Paulo (Brésil) pour aborder les questions de genre et des violences sexistes et sexuelles, le sport est un levier d'éducation et de transformation sociale sans précédent.